

asseoir, l'effleurant de son bras, elle lui fait lire *Zaïre*, en lui donnant de temps en temps l'intonation de la Gaussin, avec une voix qui passe comme une haleine dans les cheveux du lecteur! Puis, se défiant d'elle ou de lui, — elle l'a vu peut-être embrasser un soir la *respectueuse* qu'elle lui donnait à poser sur sa toilette, — elle veut le marier. Rêvant son bonheur, le voulant heureux, riche, avec une jolie femme, elle lui propose sa sœur, et baissant cent fois les yeux, elle lui donne les leçons du monde. Parfois quand elle rentre par les grands froids, l'enfant se jette à ses genoux pour la déchausser : « Vous êtes un enfant... » lui dit-elle; et elle se force à lui sourire comme une sœur à son frère. Vient le jour de la chambre haute dont elle sort, après la violence de Rétif, pleurant et riant, délirante, folle! Quand elle revient à elle, sa vertu pardonne, mais ne s'humilie pas; son cœur oublie, mais les larmes de sa honte et la dignité de sa pudeur défendent jusqu'au désir au jeune homme. Elle ne veut plus avoir, elle n'a plus pour lui que les saintes tendresses d'une mère. Elle lui donne la montre qu'il attache en cadeau de nocés à la taille de sa sœur; elle les fiance tous deux devant le portrait de son père. Et quand Rétif est loin de la maison de Parangon, il voit en se retournant une forme si blanche sur le pas de la porte qu'elle lui semble couverte d'un linceul : c'est madame Parangon qui le regarde une dernière fois, — et qui va mourir (1).

(1) Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé, publié par lui-même, imprimé à la maison, 179. Parties I à VI.

VII.

La femme du peuple. — La fille galante.

Que l'on descende des tableaux de Chardin aux scènes de Jeaurat, des *Illustres françoises* aux *Bals de bois*, aux *Fêtes roulantes*, aux *Écosseuses*, à l'*Histoire de M. Guillaume le cocher*, à toutes ces images vives, à toutes ces peintures grasses de la rue, à ces croquis de verve et d'un accent si dru jetés par Caylus au revers d'un poème de Vadé, — une femme se dessinera au-dessous de la petite bourgeoisie, tout au bas de ce monde, et comme en dehors du dix-huitième siècle, une femme qui semblera d'une autre race que les femmes de son temps. Dans les rudes métiers de Paris, dans les commerces en plein vent, dans les durs travaux qui forcent les membres de la femme au travail de l'homme, depuis la vendeuse du marché et des Halles jusqu'à la misérable créature qui crie toute la journée au quai Saint-Bernard la voie de bois à vendre, un être apparaît qui

n'est femme que par le sexe, et qui est peuple avant d'être femme. Bouchardon, dans ses *Cris de Paris*, en a saisi la silhouette forte, la carrure *hommasse*; ses dessins puissants montrent, sous le lainage et la bure solides et rigides, la grossièreté virile, la masculinité de toutes ces femmes de peine. Et consultez le temps : au moral comme au physique, la femme du peuple est à peine dégrossie. Au milieu de la pleine civilisation de l'époque, au centre même des lumières et de l'intelligence, elle est, au témoignage de l'auteur des *Parisiennes*, un être dont la cervelle ne renferme pas plus d'idées qu'une Hottentote, un être enfoncé dans la matière et la brutalité, auquel la notion du gouvernement est donnée par l'exécution de la place de Grève, la notion de la force publique par le guet, la notion de la justice par le commissaire, la notion du christianisme par neuf tours autour de la châsse de la bonne sainte Geneviève. Parfois seulement, son cœur un instant s'éclaire : l'attendrissement, le chagrin, la pitié, l'indignation y passent et le traversent d'un coup. Élans passagers, et contre lesquels tout endurecit la femme du peuple, la rigueur de la vie quotidienne, le train du ménage où les querelles et les colères roulent dans cette langue inventée, répandue par cette grande corporation, les Poissardes, un ordre dans le peuple. Des disputes, des coups, des batailles, c'est le foyer. Les enfants grandissent sous ces violences qui s'agitent au-dessus de leurs têtes, et rejaillissent sur eux en éclats. Ils grandissent dans la terreur de ces mains toujours levées pour frapper, opprimés, comprimés, resserrés sur eux-mêmes, sans dégagement. Contrairement aux enfants des classes aisées

qui sont hommes trop tôt, ils restent, selon la remarque d'un observateur, enfants trop tard : on dirait que leur âme et leur intelligence demeurent enveloppées, prisonnières sous le maillot banal, le linge de mousseline servant à tous les enfants pauvres, la *tavayolle* dans laquelle on les a portés, vagissants, à l'église (1). Que de ténèbres, quelle profondeur d'ignorance chez les filles qui n'apprennent point toujours à lire chez les sœurs ! Et quel plus bel exemple d'ingénuité dans l'idiotisme que l'histoire de cette Lise dont le ciseau d'Houdon fit le buste de la Sottise ? Se présentant pour être mariée, lors des mariages de la ville à l'occasion du mariage du comte d'Artois, et l'employé lui demandant si elle avait un amoureux : « Je n'en ai point, répondit-elle tout étonnée, je croyais que la ville fournissait de tout... »

La consolation, la force morale et la résistance physique, l'oubli des maux, l'oubli des fatigues et de la froidure, le courage, la patience, l'étourdissement, toutes ces femmes de la populace les demandent à ce feu qui les soutient, les reconforte, et les enfièvre, au rogomme, à l'eau-de-vie, — l'eau-de-vie que les marchandes érient dans les rues, en l'appelant de ce nom populaire d'une signification si terrible : *La vie ! la vie !* L'ivresse pour tout ce monde, c'est la grande fête et le seul rêve. Dans le dimanche, il n'y a que l'abrutissement qui lui sourit. Les souvenirs de la famille remontent et s'arrêtent au vin bleu qui a coulé à la noce dans quelque guinguette de banlieue (2); ses plaisirs tournent autour du

(1) Tableau de Paris, vol. IX.

(2) Rétif nous a conservé la formule d'invitation d'une de ces noces : « Le festin aura lieu au Petit Gentilly, guinguette du Soleil d'or ; le lendemain sera

broc d'étain où les mères, les grandes filles, les marmots même vont, aux jours de repos et de réjouissance, boire une grosse joie ou puiser l'ébriété batailleuse. Puis le dimanche cuvé, recommence pour la femme le labeur, la misère de la vie, de la maladie, des privations, des jours sans feu, des enfants sans pain, l'existence implacable, écrasante, qui à la longue amène chez les vieilles femmes du peuple cet hébètement de la raison, des idées et du cœur, des facultés, des sentiments, dont on trouve une expression si complète, une note véritablement parlante dans ces regrets de l'une d'elles sur la mort de « son homme », un invalide. A cette question : « Comment se porte votre mari? — Bien, Monsieur, bien, oh, très-bien. Le pauvre cher homme! il a été enterré hier... C'est jeudi matin qu'il dit : j'étouffe! — Tu étouffes, pauvre Jacques, je l'appelois quelquefois comme ça par drôlerie. Je te l'avois bien dit : c'est ton asthme. Mais pourtant respire..... Je ne peux pas. — Ah! que si, ne fais donc pas tant le douillet; mon Dieu, que je suis fâchée de lui avoir dit ça! car il ne pouvoit pas, ça le tenoit comme un plomb. Je lui fis boire la *portion de confession* d'hyacinthe que le chirurgien m'avoit donnée. Ça coûtoit trente-deux sous ni plus ni moins, sans que je lui reproche au pauvre cher homme : mais ça ne passoit pas. Quand je vis ça, je lui dis, eh bien Jacques, si j'envoyois chercher un prêtre. Comme tu voudras. J'envoyai chercher le prêtre, il se confessa, le pauvre cher homme. Il n'avoit pas plus de malice qu'un enfant,

à la générosité des convives.» Les Contemporaines, vol. 27.— L'on trouve dans le quatrième chant de la *Pipe cassée* une mise en scène assez vraie du repas des noces.

c'étoit tout un. Quand il fut confessé : Eh bien, vois-tu, mon mari, c'est toujours une sûreté, vois-tu? on ne sait ni qui meurt ni qui vit, tu le vois. Ça ne fait ni bien, ni mal. On lui porta le bon Dieu à dix heures. Il étoit assez tranquille. Je croyois qu'il alloit s'endormir. Un petit moment après : ma femme, ma femme! — Eh bien! que veux-tu? — Ah! mon Dieu, je vois les poêlons qui tournent. C'est que j'avons quelques poêlons attachés à la muraille vis-à-vis de son lit. Ah mon Dieu, je me sauve, je cours appeler des voisines; je reviens. Il étoit déjà mort. On ne l'auroit jamais dit, le pauvre homme! il n'a pas eu d'agonie. Il n'a pas fait *de frime* du tout, me voilà toute seule, sans homme..... Je voyois bien qu'il n'iroit pas loin. Le jour de notre délogement, qui étoit donc il y a eu mardi huit jours, il n'a jamais pu porter que quatre chaises; encore il suoit. Il étoit fainéant, c'est vrai; mais ne me disoit rien. Le veux-tu blanc, le veux-tu noir? c'étoit tout un, et il faut que je rende tout à la Compagnie, jusqu'à ses cravates; j'en ai égaré deux, ou peut-être les a-t-il vendues, le pauvre homme, pour boire un coup d'eau-de-vie. Il n'avoit que ce défaut-là. Plus d'homme, ô ciel! plus d'homme! il ne disoit pas grand'chose, mais encore c'étoit une consolation de l'avoir là. Il me l'avoit toujours bien dit : Va cet asthme me jouera quelque tour. Eh bien, le vlà, le tour.... le vlà. Encore si c'étoit un homme comme un autre, on diroit : mais jamais rien. Il ne m'a cassé qu'un miroir en vingt ans, encore, c'est que je l'avois obstiné, et moi je l'appelois quelquefois grand couard, grand lâche; il ne répondoit pas plus que ce chenet. Je me le reproche bien à présent. Eh! mon Dieu, plus d'homme! je n'en trouverai jamais un comme

cela ; mais ce n'est pas tout encore, il emmènera quelqu'un de la famille, car il avoit une jambe plus longue que l'autre, quand on l'a mis dans la bière. Il n'y a rien de plus sûr et certain..... (1) » :

C'est de là pourtant, du plus bas peuple, de ces créatures disgraciées et flétries dans tout leur être, que sortait tout ce monde de femmes, les enchanteresses du temps, les reines de la beauté et de la galanterie, une Laguerre, fille d'une marchande d'oublies, une Quoniam, fille d'une rôtisseuse (2), une d'Hervieux, fille d'une blanchisseuse, une Contat, fille d'une marchande de marée (3). Sophie Arnould presque seule s'échappera d'une famille à peu près bourgeoise : toutes les autres n'auront que la Halle pour berceau, et monteront du ruisseau.

Dès l'enfance, ces filles du peuple croissent pour la séduction, dans le cynisme, les sentiments ignobles, la langue nue et crue, les exemples, les spectacles qui les entourent. Rien ne les défend, rien ne les protège ; rien ne dépose, rien ne conserve en elle le sens de l'honneur. Leur pudeur est violée à peine formée. De la religion, elles retiennent seulement quelques pratiques superstitieuses, l'usage par exemple de faire dire une messe à la vierge tous les samedis, usage qu'elles garderont secrètement au plus fort de leur libertinage (4). L'idée du devoir, l'idée de la vertu de la

(1) Correspondance secrète, vol. IV.

(2) Journal historique de Barbier, vol. 2.

(3) Chronique arétine ou Recherches pour servir à l'histoire des mœurs du dix-huitième siècle. A Caprée, 1789.

(4) Les Bagatelles morales, Londres, 1755.

femme, ne leur est donnée que par les censures des voisins, les moqueries, les plaisanteries, les cornes faites dans la rue aux jeunes filles qui se conduisent mal, à celles qui sont, comme dit le peuple, « à l'enseigne de la veuve : *j'en tenons*. » L'image même du mariage ne s'offre à elles que sous sa forme répugnante, par le ménage bruyant d'injures et de coups.

Aux tentations qui assaillaient cette jeune fille sans frein, sans appui, sans force et sans conscience morale, sans illusion même, se joignaient les licences de la vie populaire, la liberté des plaisirs dont les parents donnaient l'habitude et le goût à leurs enfants. Que d'occasions, de dangers, la guinguette, les dimanches passés depuis le matin dans ces salons de Ramponneau ou sur les murs, comme dans les bouches, l'Ivresse jouait avec l'Obscénité ! Quelles écoles, toutes ces Courtilles où les petites filles s'essayaient sur leurs petites jambes à danser la Fricassée ! La femme s'éveillait là chez l'enfant ; ses sens, ses coquetteries, ses ambitions y naissaient comme dans une atmosphère chaude et corrompue, chargée d'une odeur de gros vin et des fumées de la goguette. C'était là que venait à la jeune fille le désir de *fringuer* ; c'était là qu'elle paraissait et paraît bientôt

Avec le bonnet à picot
Monté tout frais en misticot,

la gorgerette de linon ou de mignonette,

La coiffe faisant le licou,
Par derrière nouée en chou,

le long juste de drap sur lequel un étroit mouchoir

Dit aux galants : venez-y voir,

la breloque à l'oreille, le tablier de mousseline, le clavier de la ceinture à la pochette, le bouquet à la ba-

vette, la courte cote brune ou rouge, les mitaines de fin tricot, le crucifix d'or à coulant, le bas à coin, et le soulier à la boucle de Tombacle (1).

Que la fille fût un peu bien tournée, qu'elle eût du goût à la danse, elle devenait vite une des célébrités de l'endroit. Elle prenait le ton, l'allure de ce grand personnage du plaisir populaire que nous a peint Retif de la Bretonne, « la danseuse de guinguette » dont il nous a gardé le cri : « Garçon ! du bon, ou je te cogne ! » Elle devenait dans le salon du Grand Vainqueur le bout en train des *dansées vigoureuses*, une achalandeuse qui avait le droit d'amener qui elle voulait, d'être servie au prix coûtant, et de faire un bon souper à deux pour dix-huit sols. Cette vie n'allait guère sans une liaison avec quelque joli coureur, quelque laquais, quelque sergent aux gardes, quelqu'un de ces recruteurs, véritables roués de la canaille, corrupteurs épouvantables de toute cette jeunesse des marchés et des bals. De ces liaisons, de ce libertinage, beaucoup de filles descendaient au métier du vice. Elles tombaient à quelque Hôtel du Roule. Elles hasardaient un : *chit ! chit !* à la fenêtre d'une rue obscure. Elles devenaient dans le crépuscule, ce que le siècle appelait « des ambulantes ». Les plus heureuses, les moins éhontées, obtenaient de quelque élève en chirurgie, d'un procureur infidèle à sa femme, le petit mobilier, la tenture de siamoise ou de Bergame, l'ambition et l'envie de la fille du peuple. D'autres s'élevaient jusqu'à une demi-lune du Pont-Neuf, dont un amoureux leur payait le fonds. D'autres

(1) Amusements rhapsodi-poétiques. *Les Porcherons*.

encore retirées de l'infamie, étaient mises dans un couvent par un vieillard, usant, disait le temps, de la méthode des jardiniers qui chauffent le céleri (1) : le couvent les dépouillait de leurs anciennes habitudes, les décrassait, lavait le plus gros de leur passé, les formait à la tenue d'une *fille du monde*.

Peu de filles, il est juste de le reconnaître, tombaient d'elles-mêmes dans les hontes dernières du vice. Bien souvent la misère les y poussait par degrés ou les y plongeait d'un seul coup ; et l'on trouve dans toute cette corruption comme un premier fond de désespoir. Dix à douze sous, c'était alors le salaire d'une journée de femme, et ce dont il fallait qu'elle vécût. Encore ce salaire était-il précaire, menacé, rogné à la fin du siècle par une mode presque générale : l'immixtion de l'homme dans les travaux, dans les ouvrages les plus propres à la main de la femme, toutes ces créations de cordonniers pour femmes, tailleurs pour femmes, coiffeurs pour femmes. Et quel gagne-pain restait à la femme, lorsque Linguet dénonçait la concurrence faite à ce travail essentiellement féminin, la broderie, par ces laquais brodant à l'antichambre, par ces grenadiers faisant du *filé* au corps de garde, et fatiguant les habitants de leur garnison avec les offres des manchettes et des bouffantes dont étaient bourrées les poches de leurs uniformes (2) ?

Sur la tête de toutes ces femmes de débauche (3), échapp-

(1) Les Contemporaines, vol. XV. *La fille à la mode*.

(2) Causes du désordre public par un vrai citoyen. *Avignon*, 1784.

La même plainte se retrouve dans le *Mariage de Figaro*. « MARCELINE... Est-il un seul état pour les malheureuses filles ? Elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes : on y laisse former mille autres ouvriers de l'autre sexe. — FIGARO. Ils font broder jusqu'aux soldats ! »

(3) *Les Etrennes morales utiles aux jeunes gens* élèvent à 40,000 le

pant à la misère, sortant du peuple, s'élevant à un commencement de fortune, prenant peu à peu, d'aventures en aventures, une sorte de rang dans le vice, une espèce de place dans la société, il y avait toujours suspendues la main et la menace de la police, le caprice, l'arbitraire de ses sévérités et de ses brutalités. A l'horizon de sa vie, au bout de ses pensées, la fille entretenue voyait toujours se dresser cette maison de la Salpêtrière dont les portes s'ouvraient si facilement devant elle pour un *bacchanal* dont elle était innocente, pour l'amour d'un fils de famille qu'elle accueillait, parfois pour une bagatelle, souvent pour un soupçon. Par elle-même ou par le récit de ses compagnes, elle savait ce qu'était le terrible Hôpital; elle savait la façon expéditive des sentences du tribunal de Police, et comment après cette lecture de l'huissier : « Une telle arrêtée à 10 heures du soir, faisant telle chose », ou simplement : « Une telle accusée de telle chose, arrêtée », — ce mot, ce seul mot : A l'hôpital! à l'hôpital! à l'hôpital! tombait de la bouche d'une justice sourde aux pleurs, aux gémissements, aux sanglots qui succédaient, dans la voix des condamnées, aux insolences des filles de la Régence (1). L'Hôpital, c'étaient les rigueurs d'un autre siècle, une discipline presque barbare; la femme y était rasée, et en cas de récidive, elle était soumise à des châtimens corporels. L'indulgence des mœurs avait beau corriger la lettre des lois; si rassurée qu'elle fût par la tolérance ordinaire du

nombre des filles que renfermait Paris; un autre livre porte à 60,000 ce nombre en y ajoutant 10,000 filles privilégiées, et parle de 22,000 contrats déposés chez les notaires en 1760, leur donnant un revenu annuel de dix millions.

(1) Les Contemporaines, vol. 23. *La Jolie fille tapissière*.

pouvoir dont elle dépendait, par ses accommodemens et ses facilités, la fille n'oubliait point que cette sévérité, qu'on laissait dormir, pouvait se réveiller tout à coup. La police pouvait un matin être forcée de faire du zèle par un livre lancé contre l'administration, par le cri d'un « ami des mœurs » la rendant responsable des désordres qu'amenaient les filles dans les familles, que sais-je ? par un mandement d'archevêque. Il suffisait d'un de ces coups de fouet pour qu'à l'improviste, sans cause, sans motif, on fit main basse sur toutes les filles arrêtées en masse, chez elles, à la sortie des spectacles, aux foires, — à l'exception de celles-là seules qui avaient la voiture au mois.

Mais en contradiction avec les lois policières, il y avait d'autres lois bien plus effectives, bien mieux appuyées sur l'assentiment du public, qui soustrayaient la fille entretenue à ces sévérités accidentelles, à ces enlèvements qui peuplaient la Salpêtrière, Saint-Martin et Sainte-Pélagie. Jusqu'en novembre 1774 (1), il suffisait à une femme de l'*encataloguement*, de l'inscription à l'Opéra ou à la Comédie-Française, pour ne plus être soumise au bon plaisir de la police, pour jouir de l'inviolabilité commune, et entrer pour ainsi dire dans une possession absolue de sa personne. La dernière des filles de chœur, de chant ou de danse, la dernière des figurantes était émancipée de droit : un père, une mère, indignés de son inconduite, ne pouvaient plus exercer sur elle l'autorité paternelle; et il lui était permis de braver un mari, si elle était mariée (2). Aussi de la part

(1) Mémoires de la République des lettres, vol. VII.

(2) Représentations à monsieur le lieutenant général de police de Paris

de toutes ces femmes, *demi-castors*, *filles de vertu mourante*, quelles aspirations vers ces planches qui donnaient l'affranchissement, qui délivraient du pouvoir de la famille, qui sauvaient des rapports de l'inspecteur Quidor! Monter là, c'était l'effort et l'ambition de chacune. Toutes les protections qu'elles pouvaient capter, elles les mettaient en jeu pour arriver jusqu'à un Thuret ou jusqu'à un de Vismes, pour franchir la porte de ce cabinet fameux et redoutable, le cabinet du directeur. Et n'est-ce pas là, sous les pilastres aux feuilles d'acanthé, au-dessous des nymphes nues dormant dans les grands cadres, dans le boudoir majestueux où le maître tout-puissant trône en robe de chambre auprès du bureau chargé de faisceaux de licteurs, de casques à panaches, de brocards, de partitions ouvertes de Castor et Pollux, n'est-ce pas là que Baudouin, le peintre et l'historien de la demi-vertu, a placé le *Chemin de la fortune*? Généralement le directeur est un homme; sur une mine de jeunesse, sur un joli sourire, sur un bout de jambe, sur un peu de gentillesse et beaucoup de bonne volonté qu'on lui montre, il consent à recevoir et à agréer. Une fois le maître séduit, la femme est inscrite; et quelque peu douée qu'elle soit, Maltaire le *Diable*, ou quelque autre habile homme la mettra, au bout de trois mois, en état de paraître sur ses jambes dans un ballet. C'est alors qu'elle se montrera dans les « espaliers » vêtue de soie couleur de ciel et couleur d'eau, habillée en ruisseau, déguisée en fleur, en rayon, enveloppée de gaze, couronnée de guirlandes, demi-nue et le corps visible

sur les courtisanes à la mode et les demoiselles du bon ton, à Paris. De l'imprimerie d'une société de gens ruinés par les femmes, 1762.

à travers le nuage écourté, la jupe de rubans, la petite tenue de déesse que le fripon crayon de Boquet excelle à dessiner; et les aventures ne tarderont pas à venir. Mais encore mieux qu'aux représentations, la petite danseuse prendra les cœurs pendant les répétitions, les longues répétitions d'hiver. Sur une chaise conquise, non sans peine, tout au bord de l'orchestre, la jambe nonchalamment croisée sur le genou, enveloppée d'hermine et de martre zibeline, les pieds sur une chaufferette de velours cramoisi, faisant d'un air distrait des nœuds avec une navette d'or, ouvrant ses tabatières; aspirant les sels d'un flacon de cristal de roche, jetant mille regards à la dérobée, et comme échappés, dans la coulisse pleine d'hommes, elle aura tout son prix. La haute finance, les riches étrangers ne tarderont pas à l'apprécier. Et à la suite d'une de ces répétitions, la fortune arrivera chez la fille d'Opéra sous la figure d'un traitant (1).

C'était là le grand pas, l'envolée de la fille galante vers le grand monde, vers la haute sphère des *demoiselles du bon ton*, un monde auquel rien ne manquait, qui avait ses poètes, ses artistes, ses médecins, ses salons, ses directeurs même et une église (2)! des heidukes dont la taille étonnait la rue (3), des loges d'apparat aux représentations courues, des places aux séances de l'Académie où il trônait dans une lumière de diamants! Le salon de peinture était rempli des images

(1) Margot la ravaudeuse par M. de M.... Hambourg, 1777.

(2) Étrennes morales utiles aux jeunes gens. A Lacédémone pour la présente année.

(3) Correspondance secrète, vol. VIII.